

Entretien

**"A San Francisco, il m'est même arrivé de me faire éjecter d'une scène manu militari par le propre patron du bar ! (rires)
Et là, dehors, un gars me tape sur l'épaule et me dit : "T'inquiète mon gars, il y a 15 ans, Bob Dylan s'est fait sortir par le même type..."**

© Christopher Calhoun

Par Ben

MICHEL GENTILS

L'explorateur

Michel Gentils a plusieurs vies. Cet homme, né sous le signe du chat, a baroudé aux Etats-Unis, en Inde, en Europe, dans les musiques turques, hongroises, classiques, dans le fingerstyle, pour se nourrir de toutes ses pérégrinations. Un sage, en quête d'improvisation. Au travers d'une actualité dense (un DVD, un CD Escales, une méthode pédagogique en préparation et plein d'autres projets dans les cartons), le génial touche-à-tout nous raconte ce cheminement, loin de l'image réductrice du spécialiste de la douze cordes. Soit quelques-unes seulement, parmi toutes celles qu'il compte à son arc ! Carnet de voyages.

Michel, parle-nous de ton parcours...

J'ai commencé comme tout le monde, à 13 ans, avec mon frère Alain, qui avait un an et demi de plus que moi et qui jouait de la guitare. Bref, je voulais faire comme lui, chanter des chansons de Georges Brassens, Bob Dylan, Leonard Cohen et Graeme Allwright. Mais je me suis vraiment plongé dans l'instrument à 14 ans, suite à un voyage en Irlande à vélo. Là-bas, je me suis retrouvé dans un festival à Killarney. Je n'avais pas assez de sous pour rentrer dans un bar, dans lequel un musicien jouait merveilleusement bien, mais je l'entendais à travers la fenêtre. La mélodie m'est restée des années dans l'oreille ! Je suis rentré en France en me promettant de m'acheter une guitare folk.

Puis tu pars à San Francisco, où tu découvre la 12 cordes et Leo Kottke...

Je suis d'abord passé à la Nouvelle Orléans. Là, j'ai rencontré un gars qui jouait de la douze cordes. C'était un ami de Kottke, un prof de math qui avait plaqué son métier pour jouer toute la journée dans un parc. Il m'a dit : "Si ça t'intéresse, va t'acheter un instrument et viens jouer avec moi pour comprendre comment ça marche." Je suis resté trois semaines avec lui, c'est là que j'ai compris intuitivement la logique de l'instrument : Leo Kottke uti-

lisait déjà les octaves comme des cordes à part entière, c'était la première fois que j'entendais cela ! J'avais 18 ans. Puis il me conseille d'aller à San Francisco faire la manche, pour gagner 50 dollars par jour et vivre de la musique. Sur place, comme je n'avais pas le niveau, je ne gagnais pas 50 mais un demi-dollar par jour ! Faire la manche là-bas, ce n'est pas la même chose qu'en France : aux USA, les gens écoutent et te donnent quelque chose s'ils aiment. Ici, tu es considéré comme un clochard ! Je crois qu'en France, il existe un problème avec la musique ; tu entends certaines personnes dire qu'elles n'aiment pas la musique... C'est inconcevable, la musique c'est la vie ! Historiquement, on pourrait entre autres l'expliquer par la création de conservatoires très militarisés par Napoléon, qui n'avait pas de musiciens dans son armée. Il a rigidifié les choses, ce qui est anti-musical, puisque la musique est l'expression de la vie.

Revenons à San Francisco...

Oupsss... Donc, c'est à San Francisco que j'ai appris à jouer en public, dans le circuit des cabarets, proche de celui des prostituées, là où les jeunes musiciens font leurs armes. C'est une école dure mais efficace dans le sens où les gens viennent boire une bière mais écoutent vraiment

la musique. Il m'est même arrivé une fois de me faire éjecter d'une scène manu militari par le propre patron du bar ! (rires) Et là, dehors, un gars me tape sur l'épaule et me dit : "T'inquiète mon gars, il y a 15 ans, Jimi Hendrix s'est fait sortir par le même type..." Bref, c'est durant cette période que j'ai découvert le jeu fingerstyle, la 12 cordes ; je jouais de la country, un peu de blues, de la musique west coast.

Tu reviens ensuite en France...

Oui, je suis rentré des Etats-Unis fin 1975. Marcel Dadi avait sorti deux disques, on était en pleine mode picking. J'ai loué un petit studio à Clichy pour me lancer dans le métier, après avoir plaqué mes études et un job de maître auxiliaire. Au bout de trois semaines, fauché, je vais faire la manche dans le métro. Coup de bol, le 3ème jour, un gars se plante devant moi, m'écoute une demi-heure et me demande si je sais aussi jouer du picking. Je lui réponds que ça fait une demi-heure que j'en joue ! Ce type travaillait pour le label AZ, qui venait de perdre la distribution des disques de Marcel, et il cherchait quelqu'un pour le remplacer. Me voilà embarqué pour enregistrer un disque dans le style de Marcel. Moi, j'étais plutôt axé sur un autre style de picking, car il y a deux écoles : celle de Chet Atkins, Merle

Travis, et celles des hippies, avec des gens comme Kottke ou John Fahey, qui a laissé une empreinte monstrueuse dans le paysage musical américain. Ce gars du label, Gérard Douarinou, est resté depuis l'un de mes meilleurs amis, et je lui dois une fière chandelle : comme il ne connaissait pas trop cet univers, il m'a laissé carte blanche, j'ai donc pu réaliser le disque que je voulais. Malheureusement, le patron ne le trouvait pas assez commercial : "Fais-nous un disque de chansons de Noël en picking, ça sera plus vendeur !". J'ai dit non ! Mais pendant un mois et demi, j'ai vécu la carrière d'une star de la guitare, je faisais toutes les radios, les télé, le disque marchait bien.

S'ensuit ton départ en Inde : que recherches-tu là-bas en tant que musicien ?

Je suis parti là-bas à la suite d'une déception amoureuse, mais aussi à cause du ras-le-bol d'être musicien professionnel. Je n'avais pas compris qu'on peut modifier l'intention qu'on a d'un concert. A l'époque, j'étais sûr d'être bon à certains moments, mais je ne les contrôlais pas. Bref, je vendais un concert pour une date sans savoir si je serai bon ce jour-là ! Cela me perturbait et m'a donné envie d'arrêter le métier. Arrivé en Inde - j'avais quand même pris une 12 cordes - je débarque à la gare de bus de New-Dehli, je commence à jouer sur le quai, je lève la tête et là, je vois 50 personnes qui m'écoutent religieusement. Un vendeur de tchai m'a alors conseillé d'aller à Darhamsala, le camp des réfugiés politiques tibétains, car il y avait plein de musiciens. J'y ai fait de belles rencontres, puis j'ai rejoint Bénarès, durant le plus grand festival de musique du pays. Je n'ai jamais autant joué de ma vie.

Tu en ramènes une création, la guitare-vina.

Oui, je me suis dit qu'il me faudrait dix ans pour apprendre le sitar ! J'étais fasciné par la sonorité de la musique indienne ; comme elle n'a pas d'harmonie, elle a développé d'autres aspects - le rythme, la construction mélodique et le son -, qui sont bien plus travaillés que chez nous. Bref, j'ai demandé à un luthier s'il pouvait me mettre un chevalet avec un système de vibrations typique des instruments à cordes de l'Inde, qu'ils appellent Jawary. Le principe, c'est que la corde s'appuie sur une petite hauteur qui va lui permettre de friser ; le sillet n'est pas conçu comme un couteau, mais légèrement arrondi. En rentrant d'Inde, en 1985, je me suis dit qu'il y avait peut-être moyen de calculer la courbe idéale de ce chevalet par ordinateur ;

j'ai débarqué au Laboratoire d'Acoustique Musicale de Jussieu, où l'on m'a proposé d'étudier ma guitare modifiée.

Autre tournant important, ta rencontre avec Ali Dede Altintas...

Oui. C'est un joueur de ney (une flûte diatonique, fabriquée en roseau et originaire d'Asie centrale, ndlr), derviche tourneur, marxiste réfugié politique à Paris. C'est l'un des plus grands musiciens turcs, grand maître de l'improvisation ! A tel point qu'en concert, si une cloche sonne au moment où il démarre son solo, il se met directement dans la tonalité de la cloche. A toi de te débrouiller pour continuer le morceau dans cette nouvelle tonalité. (rires) Mais quand on est vraiment dans une disponibilité d'esprit, comme il me l'a apprise, on a moins peur de se lancer. Il m'a beaucoup conseillé sur la façon de conduire une improvisation, d'être réellement concentré, c'est-à-dire de ne pas penser que tu joues au moment où tu joues. C'est ça, l'improvisation : le lieu où se rejoignent les côtés organisés et créatifs. C'est le travail d'une vie ! A mes yeux, la grande musique est celle jouée par un improvisateur, celui qui se présente devant un public avec un instrument qu'il connaît, mais pas les morceaux.



Avec Ali Dede Altintas

"Les gens sont attirés par la 12 cordes pour le son, mais ils la jouent comme une 6 cordes."

Malgré toutes ces expériences, on t'a catalogué précurseur de la 12 cordes : n'est-ce pas réducteur ?

Oui, je ne me sens pas guitariste douze cordes, mais compositeur-musicien. Je fonctionne au feeling : une idée me tombe dessus, je la récupère, et s'il m'en manque des bribes, je peux prendre dix ou quinze ans pour en arriver à bout. A force de la triturer, une logique inattaquable va peu à peu se dégager. Par exemple, si tu oublies un temps dans la mesure, c'est mal vu en musique, mais quand tu le fais dans

l'inspiration, il est juste, ce temps oublié !

Pourtant, tu sors actuellement un DVD et une méthode sur la 12 cordes...

Je ne veux pourtant pas tomber dans l'étiquette du spécialiste, je veux juste partager mes 35 années d'expérience. Mais je me sens avant tout compositeur - voire explorateur - et pas technicien d'instrument. Mais c'est vrai que j'ai été un peu militant, surtout ces deux dernières années, parce que je mettais au point ma méthode. La première en la matière !

Comme l'expliques-tu ?

Il y a très peu de musiciens qui ont consacré l'essentiel de leur vie à la guitare 12 cordes, jouée chaque corde séparément. Je crois avoir suffisamment intégré le fonctionnement de l'instrument, ce qui m'a permis d'en comprendre la logique propre.

Il est vrai que la 12 cordes est perçue comme une six cordes améliorée...

Oui, il y a un vrai problème : les gens sont attirés par la 12 cordes pour une question de son, mais ils la jouent comme une 6 cordes. Ce qui est fatigant. Par contre, si tu utilises chaque corde, bien que cela paraisse complexe, tu arriveras à des logiques qui rendent cet instrument jouable. Nous utilisons par exemple beaucoup les cordes à vide, on fait très peu de barrés, tu n'as pas besoin de beaucoup bouger la main gauche. Ainsi, les deux mains se partagent beaucoup plus les trois rôles, rythmique, harmonique, mélodique. Bref, tu superposes au jeu habituel de la 6 cordes un jeu spécifique 12 cordes, où les octaves se mélangent avec les cordes aiguës pour jouer la mélodie. Un conseil : quand on veut jouer les douze cordes séparément, débiter avec un faible niveau sonore permet de mieux faire apparaître les octaves.

Un mot sur ta méthode...

Elle comprendra un DVD en anglais et sera vendue aux USA et à l'international.

Pour finir, parle-nous du modèle douze cordes que Maurice Dupont t'a fabriqué.

Il y a un an, Maurice m'a proposé de me fabriquer un modèle signature, et m'a envoyé deux guitares, l'une en palissandre, l'autre en acajou. Ces deux-là sont de grandes guitares : elles ont une facilité de jeu que je n'ai jamais rencontrée sur d'autres modèles. Elles sont très précises : une personne qui travaillerait sur cette guitare avec ma méthode aura tout de suite un beau rendu. Bref, c'est le moment d'acheter ma méthode et la guitare de Maurice ! (rires)